

Vous êtes comme moi j'imagine, avant mon arrivée dans ce village. Vous n'avez connu que des mots empoisonnés, des mots tristes, même s'ils faisaient semblant de rire. Alors, il faut que je vous dise : quand ils sont libres d'occuper leur temps comme ils le veulent, au lieu de nous servir, les mots mènent une vie joyeuse. Ils passent leurs journées à se déguiser, à se maquiller et à se marier.

Du haut de ma colline, je n'ai d'abord rien compris. Les mots étaient si nombreux. Je ne voyais qu'un grand désordre. J'étais perdue dans cette foule. J'ai mis du temps, je n'ai appris que peu à peu à reconnaître les principales tribus qui composent le peuple des mots. Car les mots s'organisent en tribus, comme les humains. Et chaque tribu a son métier.

Le premier métier, c'est de désigner les choses. Vous avez déjà visité un jardin botanique ? Devant toutes les plantes rares, on a piqué un petit carton, une étiquette. Tel est le premier métier des mots : poser sur toutes les choses du monde une étiquette, pour s'y reconnaître. C'est le métier le plus difficile. Il y a tant de choses et des choses compliquées et des choses qui changent sans arrêt ! Et pourtant, pour chacune il faut trouver une étiquette. Les mots chargés de ce métier terrible s'appellent les **noms**. La tribu des noms est la tribu principale, la plus nombreuse. Il y a des noms-hommes, ce sont les masculins, et des noms-femmes, les féminins. Il y a des noms qui étiquettent les humains, ce sont les prénoms. Par exemple, les Jeanne ne sont pas des Thomas (heureusement). Il y a des noms qui étiquettent des choses que l'on voit et ceux qui étiquettent des choses qui existent mais qui demeurent invisibles, les sentiments par exemple : la colère, l'amour, la tristesse... Vous comprenez pourquoi dans le village, au pied de notre colline, les noms pullulaient. Les autres tribus de mots devaient lutter pour se faire une place.

Par exemple, la toute petite tribu des **déterminants**. Son rôle est simple et assez inutile, avouons-le. Les déterminants marchent devant les noms, en agitant une clochette : attention, le nom qui me suit est un masculin, attention, c'est un féminin ! LE tigre, LA vache.

Les noms et les déterminants se promènent ensemble, du matin jusqu'au soir. Et du matin jusqu'au soir, leur occupation favorite est de trouver des habits ou des déguisements. A croire qu'ils se sentent tout nus, à marcher comme ça dans les rues. Peut-être qu'ils ont froid, même sous le soleil. Alors, ils passent leur temps dans les magasins.

Les magasins sont tenus par la tribu des **adjectifs**. Observons la scène, sans faire de bruit (autrement, les mots vont prendre peur et voleter en tout sens, on ne les reverra plus avant longtemps).

Le nom féminin « maison » pousse la porte, précédé de « la », son déterminant à clochette.

- Bonjour, je me trouve un peu simple, j'aimerais bien m'étoffer.
- Nous avons tout ce qu'il vous faut dans nos rayons, dit le directeur en se frottant déjà les mains à l'idée de la bonne affaire.

Le nom « maison » commence les essayages. Que de perplexité ! Comme la décision est difficile ! Cet adjectif-là plutôt que celui-ci ? La maison se tâte. Le choix est si vaste. Maison « bleue », maison « haute », maison « fortifiée », maison « alsacienne », maison « familiale », maison « fleurie » ? Les adjectifs tournent autour de la maison cliente avec des mines de séducteur, pour se faire adopter.

Après deux heures de cette drôle de danse, la maison ressortit avec le qualificatif qui lui plaisait le mieux : « hanté ». Ravie de son achat, elle répétait à son valet déterminant :

- « Hanté », tu imagines, moi qui aime tant les fantômes, je ne serai plus jamais seule. « Maison », c'est banal. « Maison » et « hanté », tu te rends compte ? Je suis désormais le bâtiment le plus intéressant du village, je vais faire peur aux enfants, oh comme je suis heureuse !
- Attends, l'interrompt l'adjectif, tu vas trop vite en besogne. Nous ne sommes pas encore accordés.
- Accordés ? Que veux-tu dire ?
- Allons à la mairie. Tu verras bien.
- A la mairie ! Tu ne veux pas te marier avec moi, quand même ?
- Il faut bien puisque tu m'as choisi.

- Je me demande si j'ai eu raison. Tu ne serais pas un adjectif un peu collant ?
- Tous les adjectifs sont collants. Ca fait partie de leur nature.

A vrai dire, c'étaient de drôles de mariages. Plutôt des amitiés. Comme dans les écoles d'autrefois, quand elles n'étaient pas mixtes. Au royaume des mots, les garçons restent avec les garçons et les filles avec les filles.

Le déterminant rentrait par une porte, l'adjectif par une autre. Le nom arrivait en dernier. Ils disparaissaient tous les trois. Le toit de la mairie me les cachait. J'aurais tout donné pour assister à la cérémonie. J'imagine que le bourgmestre devait leur rappeler leurs droits et leurs devoirs, qu'ils étaient désormais unis pour le meilleur et pour le pire.

Ils ressortaient ensemble se tenant par la main, accordés, tout masculin ou tout féminin : le château enchanté, la maison hantée... Peut-être qu'à l'intérieur, le bourgmestre avait installé un distributeur automatique, les adjectifs s'y ravitaillaient en « e » final pour se marier avec un nom féminin. Rien de plus docile et souple qu'un adjectif. Il change à volonté, il s'adapte au client.

Certains, bien sûr, dans cette tribu des adjectifs, étaient moins disciplinés. Pas question de se modifier. Dès leur naissance, ils avaient tout prévu en se terminant par un « e ». Ceux-là se rendaient à la cérémonie les mains dans les poches. « Magique », par exemple. Ce petit mot malin avait préparé son coup. Je l'ai vu entrer deux fois à la mairie, la première avec « ardoise », la seconde avec « musicien ». Une ardoise magique (tout féminin), un musicien magique (tout masculin). « Magique » est ressorti fièrement. Accordé dans les règles, mais sans rien changer. Il s'est tourné vers le sommet de ma colline. J'ai l'impression qu'il m'a fait un clin d'œil : tu vois, je n'ai pas cédé, on peut être adjectif et conserver son identité.

Charmants adjectifs, indispensables adjoints ! Comme ils seraient mornes, les noms, sans les cadeaux que leur font les adjectifs, le piment qu'ils apportent, la couleur, les détails... Et pourtant, comme ils sont maltraités ! Je vais vous dire un secret : les adjectifs ont l'âme sentimentale. Ils croient que leur mariage durera toujours... C'est mal connaître l'infidélité congénitale des noms, de vrais garçons ceux-là, ils changent de qualificatif comme de chaussettes. A peine accordés, ils jettent l'adjectif, retournent au magasin pour en chercher un autre, et, sans la moindre gêne, reviennent à la commune pour un nouveau mariage.

La maison, par exemple, ne supportait sans doute plus ses fantômes. En deux temps, trois mouvements, elle préféra soudain « historique », « maison historique », vous vous rendez compte, pourquoi pas « royale » ou « impériale » ? Et le malheureux adjectif « hantée » se retrouva seul à errer dans les rues, l'âme en peine, suppliant qu'on veuille bien le reprendre : « Personne ne veut de moi ? J'ajoute du mystère à qui me choisit : une forêt, quoi de plus banal qu'une forêt sans adjectif ? Avec « hantée », la moindre petite forêt sort de l'ordinaire... ».

Hélas pour « hantée », les noms passaient sans lui jeter un regard. C'était à serrer le cœur, tous ces adjectifs abandonnés.

Passionnant, n'est-ce pas ? Je viens souvent ici les regarder vivre. J'aime la compagnie des mots. Tiens, je suis sûre que vous n'avez pas encore repéré la tribu des prétentieux. Oui, les prétentieux ! Parlons plus bas. Les mots ont des oreilles très sensibles. Et ce sont des petits animaux très susceptibles. Vous voyez le groupe, là-bas, assis sur les bancs près du réverbère : « je », « tu », « ce », « celle-ci », « leur ». Vous les voyez ? C'est facile de les reconnaître. Ils ne se mêlent jamais aux autres. Ils restent toujours ensemble. C'est la tribu des *pronoms*. Les pronoms toisaient tous les autres mots avec un de ces mépris...

- On leur a donné un rôle très important : tenir, dans certains cas, la place des noms. Par exemple, au lieu de dire « Jeanne et Thomas ont fait naufrage, Jeanne et Thomas ont abordé dans une île ou Jeanne et Thomas réapprennent à parler »... Au lieu de répéter sans fin Jeanne et Thomas, mieux vaut utiliser le pronom « ils ».

Soudain, un pronom, « ceux-ci », se dressa de son banc et sauta sur un nom pluriel qui passait tranquillement précédé par son article « les footballeurs ». En un instant, « les footballeurs » avaient disparus, comme avalés par « ceux-ci ». Plus de trace des footballeurs, « ceux-ci » les avait remplacés. Je n'en croyais pas mes yeux.

- Vous voyez, les pronoms ne sont pas seulement prétentieux. Ils peuvent se montrer violents. A force d'attendre un remplacement, ils perdent patience.

Tiens, on dirait que les célibataires cherchent une fiancée pour la soirée ! Cette tribu non plus je ne l'avais pas distinguée des autres, alors qu'elle était la seule à se désintéresser de la commune. Clairement, les mariages ne la concernaient pas. Ces gens-là ne voulaient que des aventures éphémères. Ah, ces *adverbes* ! De vrais invariables, ceux-là ! Pas moyen de les accorder. Les femmes auront beau faire avec eux, elles n'arriveront à rien.

J'avançai de quelques pas, vers une grande vitre derrière laquelle, sur plusieurs étages, s'activaient d'autres mots. Par leur manière de s'agiter perpétuellement et en tout sens, on aurait dit des fourmis.

Et ceux-là, vous vous en souvenez ? Ce sont les *verbes*. Regardez-les, des maniaques du labeur. Ils n'arrêtent pas de travailler. Et c'est vrai. Ces fourmis, ces verbes, serraient, sculptaient, rongeaient, réparaient ; ils couvraient, polissaient, limaient, vissaient, sciaient ; ils buvaient, cousaient, trayaient, peignaient, croissaient. Dans une cacophonie épouvantable. On aurait dit un atelier de fous, chacun besognait frénétiquement sans s'occuper des autres.

- Un verbe ne peut pas se tenir tranquille, m'expliqua le directeur de l'usine, c'est sa nature. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il travaille. Vous avez remarqué les deux, là-bas, qui courent partout ?

Je mis du temps à les repérer, dans le formidable désordre. Soudain, je les aperçus, « être » et « avoir ». Oh, comme ils étaient touchants ! Ils cavalaient d'un verbe à l'autre et proposaient leurs services : « Vous n'avez pas besoin d'aide ? Vous ne voulez pas un coup de main ? »

- Vous avez vu comme ils sont gentils ? C'est pour ça qu'on les appelle les auxiliaires, du latin *auxilium*, secours.

J'ai joué toute la journée. J'avais l'impression de retrouver les cubes de mon enfance. Je combinais, j'accumulais, je développais. J'avais découvert, en fouinant dans le village, d'autres distributeurs, celui des *mots liens* entre autres, petits mots bien utiles pour relier les morceaux de phrase.